

QU'EST-CE QUE LE SEXISME ?

Entretien avec Guillaume Camino

Les renseignements généreux

Cette brochure est la retranscription d'un entretien avec Guillaume Camino, auteur de *Pour en finir avec le sexisme*, éditions L'échappée, 2005. Cet entretien a été publié dans le trimestriel *Offensive* n°7, octobre 2005, disponible sur <http://offensive.samizdat.net>

* * *

***Offensive* : Avec le nombre d'ouvrages qui existent déjà sur le sexisme, quel sens voyais-tu à sortir un livre sur cette question ?**

Guillaume Camino : De nombreux travaux de grande qualité ont été publiés, mais rien de synthétique ni de directement accessible. Mon idée, plus que de faire quelque chose qui révolutionnerait l'analyse féministe, était de faire un petit texte facile d'approche qui brosse un tableau, pas exhaustif évidemment, mais suffisamment large pour fournir un certain nombre d'entrées sur plusieurs thèmes et poser un certain nombre de questions dans une perspective antisexiste.

La notion de genre est centrale dans ton livre. Pourrais-tu définir brièvement ce que l'on entend par genre ?

Ann Oakley théorise ce concept dans *Sex, Gender and Society*¹, en 1972. Elle dit qu'il y a une part invariante dans les caractéristiques sexuelles, le sexe biologique, et une part variable des caractéristiques sexuelles, le sexe social, le genre. Un certain nombre de personnes utilisent le concept de genre dans des perspectives différentes mais, à mon sens, il faut toujours garder à l'esprit qu'il faut parler du genre dans une perspective d'émancipation et ne pas se cantonner à la théorie. Le mot genre est utilisé, y compris par les institutions internationales : intituler

1 Ann Oakley, *Sex, Genre and Society*, Aldershot Gower, 1985.

un rapport en mettant le terme genre, pour elles, cela veut seulement dire qu'elles vont essayer de faire en sorte que les femmes travaillent plus au service des capitalistes tout en travaillant autant au service des hommes.

Une des choses marquante dans ton livre est que tu fais appel à l'anthropologie pour essayer d'expliquer certains phénomènes... Cette science est pourtant pas mal remise en cause. Qu'est-ce que l'anthropologie peut apporter dans la compréhension des rapports sexistes dans la société ?

Je me sers de l'anthropologie au même titre que de l'histoire. Je pense que l'intérêt principal des travaux de ce type - notamment ceux de Margaret Mead² sur certaines peuplades océaniques - est de montrer que les choses peuvent être différentes dans d'autres sociétés. L'intérêt de parler du genre, du sexe social, est de montrer que ce qui nous apparaît inné, naturel, fondamental, et donc immuable, n'a pas cours dans d'autres lieux et à d'autres époques. La notion de pulsion sexuelle, qui fonde la psychanalyse, nous paraît naturelle - on imagine l'homme de sexe masculin ayant des pulsions sexuelles qui le dépassent. Quand on lit ce que Margaret Mead a écrit sur les Chambuli, on s'aperçoit que cette sexualité irrépressible, pulsionnelle, est attribuée aux femmes et non aux hommes, qui ne sont pas considérés comme étant capables de subvenir aux besoins sexuels des femmes, d'où la nécessité pour les femmes chambuli de s'adonner à des pratiques auto-érotiques, au grand dam de leur mari. Une fois que l'on sait cela, les arguments naturalistes tombent d'eux-mêmes.

Ton livre montre fort bien que les différences hommes-femmes ne sont pas naturelles, innées, mais qu'il y a bien des éléments qui construisent ces différences.

Une anecdote : un couple que je connais a eu un enfant. Alors qu'il était encore dans la couveuse, les infirmières, disaient : « Oh la la,

² Margaret Mead, *Moeurs et sexualité en Océanie*, Plon, 1963.

il est costaud ! Regardez comme il bat des pieds. Oh la la, quel séducteur, il les fait toutes craquer ! ». Comment peut-on voir si un bébé est costaud au bout de quelques jours ou à quel point il est séducteur. En tous cas, ces personnes étaient déjà en train de calquer leurs attentes sur le comportement de l'enfant. La psychologie nous a appris que les enfants réagissent énormément en fonction des attentes des parents, il est donc évident que si les attentes sont différenciées en fonction du sexe de l'enfant dès sa naissance, les enfants tendront à reproduire ces attentes et à s'y conformer.

Tu mets en avant des institutions comme la publicité ou l'école, qui participent à la reproduction des dominations. Tu montres comment on peut vite devenir acteur de cette reproduction.

Je voulais insister sur l'idée que l'on apprend aux petits garçons à se comporter comme des hommes, et aux petites filles comme des femmes, que l'on est enfermé-e-s là dedans. Ce qui est inquiétant, c'est de se rendre compte que l'on est acteurs-trices de cette construction et que c'est compliqué de sortir de ce que l'on nous a appris. L'exemple de la scolarité peut permettre de comprendre de quoi on parle. Je cite une étude de Marie Duru-Bellat³ sur la question du temps consacré aux garçons et aux filles à l'école. Elle s'est aperçue qu'à peu près les deux tiers du temps étaient consacrés aux garçons. Les instituts n'en revenaient pas, ayant l'impression de passer autant de temps avec les garçons et les filles. Elle leur a demandé d'essayer de corriger cette inégalité dans le temps passé avec les enfants. Les instituteurs-trices parvenaient avec beaucoup de peine à 45 % du temps passé avec les filles, avec un sentiment de favoritisme énorme envers elles. Cela montre que, malgré la volonté de combattre la domination et l'inégalité au quotidien, on peut pérenniser et reconduire cette même inégalité. La « neutralité », au quotidien, quand on n'a pas de recul, c'est de favoriser les garçons. Comment peut-on s'émanciper de ce rapport-là ? L'aliénation existe dans les deux cas. Pour les femmes comme

3 Mari Duru-Bellat, *L'école des filles. Quelle formation pour quels rôles sociaux ?*, L'Harmattan, 1990.

pour les hommes, cela revient à se construire selon les normes que l'on nous impose. Pour les petites filles, c'est la douceur, le retrait de la sphère publique, etc. ; pour les garçons, il s'agit d'apprendre la violence contre soi, contre les autres, etc. Dans les deux cas, il y a bien aliénation, mais cette aliénation n'est jamais symétrique : pour les hommes, il s'agit de se conformer à des valeurs de dominants et, pour les femmes, à des valeurs de dominées.

Le passage qui concerne le travail domestique est très pertinent, alors que les analyses actuelles (pour celles qui ne sont pas féministes), le prennent très peu en compte.

Christa Wichterich, dans *La Femme mondialisée*⁴, montre qu'un tiers du travail effectué par les femmes sur la planète est payé, contre les deux tiers pour les hommes. Par travail, on entend toutes les activités, rémunérées ou non, mais qui peuvent l'être. Cuisiner, par exemple, est considéré comme un travail car, quand cette tâche est réalisée hors de la sphère domestique, elle est rémunérée. Cela montre que la gratuité du travail ménager ne vient pas de la nature du travail fourni, mais du fait qu'il soit effectué dans la sphère domestique. Pourquoi ce travail est-il gratuit ? Daniel Welzer-Lang et Jean-Paul Filiod⁵ se sont aperçus que, très majoritairement, les hommes avaient une conception curative du rangement et du ménage, c'est-à-dire qu'ils considèrent que c'est lorsque c'est trop sale qu'il faut ranger, qu'il faut nettoyer. Et que les femmes ont une conception plus préventive du rangement et du ménage, c'est quand cela risque de devenir sale qu'il faut ranger et nettoyer. Si un couple hétérosexuel, avec un homme et une femme ayant intégré ces constructions masculine et féminine différentes, essaie de se mettre d'accord pour faire le ménage de façon égalitaire, cela va mener à une inégalité immédiate car le seuil de tolérance au désordre et à la saleté sera largement inférieur pour la femme. C'est en toute bonne conscience que le fonctionnement inégalitaire sera instauré dans le couple. Ce fonctionnement inégalitaire, c'est

4 Christa Wichterich, *La femme mondialisée*, Actes-Sud, 2001.

5 Jean-Paul Filiod et Daniel Welzer-Lang, *Les hommes à la conquête de l'espace domestique*, VLB, 1993.

le couple qui l'instaure, comme le montre une étude dirigée par Patricia Roux, dans *Nouvelles Questions féministes*⁶. Elle montre que la simple mise en colocation d'un homme et d'une femme ne suffit pas à produire cette inégalité, qui n'est pas due au fait d'habiter le même appartement, mais au fait d'appartenir à la même sphère privée. C'est lorsque un homme se met en couple avec une femme qu'il ne trouve plus le temps d'effectuer les tâches domestiques et qu'il se décharge sur elle.

Tu intervies aussi sur la question du politique, dans le sens de rencontre avec l'espace public, qui est justement quelque chose de masculin. Mais tu dis aussi que le politique n'existe que parce que derrière il y a le privé, le foyer.

Le masculin est un apprentissage du rapport au public. Le féminin est au contraire un apprentissage du privé. Des historiennes féministes comme Michèle Perrot ou Michèle Riot-Sarcey⁷ montrent que c'est le comportement jugé masculin qui est au fondement de la conception du politique. Si on remonte à l'Antiquité, on s'aperçoit que l'économique, au sens grec antique, n'est rien d'autre que la bonne gestion de la maisonnée⁸. Les femmes en sont les garantes. Le politique est ce qui concerne la *polis*, la cité, l'espace public. Le masculin est ce qui intervient dans la sphère publique alors que le féminin est ce qui définit la sphère privée. Aujourd'hui, ce qui est révélateur de ce rapport masculin au politique, c'est que les femmes qui veulent pénétrer la sphère politique doivent le faire en s'émancipant du rapport privé. Ce n'est pas un hasard si les femmes politiques ont moins souvent des enfants, si elles sont moins souvent en couple, etc., il faut s'émanciper du rapport privé pour réussir à pénétrer la sphère publique et donc, en quelque sorte. Il

6 Patricia Roux, Valérie Perrin, Marianne Modak et Bernard Voutat, *Couple et égalité, un ménage impossible*, Réalités sociales, 1999.

7 Michele Perrot, *Les femmes et la citoyenneté en France. Histoire d'une exclusion*, in Armelle Le Bras-Chopard et Janine Mossuz-Lavau (dir.), *Les femmes et la politique*, L'Harmattan, 1997 et Michèle Riot-Sarcey, *Pouvoir, domination, regard sur l'histoire, La place des femmes*, La découverte, 1995.

8 L'économique est littéralement le « nomos » de l' « oikos », c'est-à-dire la gestion du foyer, ou du « domus » latin [qui a donné domestique].

faut avoir un certain nombre de caractères jugés masculins : le fait de s'exprimer, d'imposer son point de vue aux autres, de ne pas se laisser faire dans un débat.

Il est assez facile de comprendre que notre éducation nous amène à nous conformer à tel ou tel modèle sexiste. Ce qui est plus délicat, c'est que la biologie nous apprend que les femmes ont des chromosomes XX et les hommes des chromosomes XY. Visiblement, la science essaie de déterminer des différences naturelles entre hommes et femmes...

Prenons le cas d'Herculine Barbin, étudié par Michel Foucault⁹ qui travaillait sur les « anormaux ». Elle est éduquée comme une femme et devient institutrice. Elle exerce son métier avec Sara, la fille d'une grande bourgeoise qui l'héberge. Alors qu'Herculine a 22 ans, un médecin s'aperçoit qu'elle n'est pas vraiment une femme. Elle n'a pas de seins, est imberbe mais velue au niveau des cuisses, a un pénis ou un gros clitoris (selon ce que l'on veut y voir). Elle a un minuscule vagin fermé, au bout duquel il y a un orifice lui permettant d'éjaculer... bref, un véritable imbroglio biologique ! Les études se succèdent et les juristes s'emparent de l'affaire pour déterminer si Herculine est un homme ou une femme. On décide que c'est un homme. Herculine est chassée et peine à retrouver du travail maintenant qu'elle est censée être un jeune homme. On trouve qu'elle a l'air trop fragile. À 28 ou 29 ans, elle se suicide en laissant les notes de son histoire à côté d'elle. Il existe donc des personnes qui ne sont ni hommes ni femmes, y compris au sens biologique, et à qui la société ne reconnaît pas d'existence sociale. à l'époque les médecins auraient choisi un mauvais critère : c'est parce qu'elle désirait une femme - elle avait une relation cachée avec Sara - qu'ils avaient jugé que c'était un homme. On peut penser qu'aujourd'hui, avec les outils de la génétique, on y arriverait mieux. Or, il existe à peu près un cas sur 30 000 d'hermaphrodisme. On apprend à l'école que ce sont les chromosomes qui font l'identité sexuelle. Un certain nombre de cas

9 Michel Foucault (présenté par) *Herculine Barbin dite Alexina B.*, Gallimard (Folio), 1978.

montrent qu'une personne sur 20 ou 30 000 a une apparence masculine, tout en ayant deux chromosomes X, et qu'un certain nombre d'autres ayant une apparence féminine ont un chromosome Y et un chromosome X. La réalité est beaucoup plus complexe que la simple partition en deux catégories étanches et binaires. Le chromosome Y n'est pas le véritable déterminant sexuel. L'antigène HY a ensuite été candidat pour être le véritable déterminant sexuel. Des contre-exemples ont encore été trouvés. Les scientifiques sont allés encore plus loin dans l'infiniment petit pour trouver un nouveau gène, mais d'autres contre-exemples ont été trouvés. Le véritable déterminant sexuel génétique n'a pas été trouvé. Ce que l'on appelle sexe aujourd'hui en biologie, c'est en quelque sorte la moyenne entre la masculinité et la féminité de cinq critères qui sont le sexe génique (gène SRY ou ZFY), le sexe chromosomique (chromosome Y ou non), le sexe hormonal (hormones masculines ou féminines), le sexe gonadique (testicules, ovaires ou ovotestis) et le sexe phénotypique (apparence).

Il y a ici un parallèle à établir avec le racisme.

En effet, dans les études sur le racisme, les scientifiques ont décrété, dès les années soixante-dix, qu'il n'y avait pas de critère biologique de race car ce que l'on nomme race n'est rien d'autre que le taux de mélanine dans la peau et que ce taux est continu. Il faudrait qu'il y ait un gène de la race noire ou un gène de la race blanche pour qu'il y ait des races au sens génétique. D'une certaine façon, c'est exactement la même situation dans le cas du sexe, il y a continuité, il n'y a pas de rupture, il n'y a pas de moment où on peut se dire : « Le chromosome tel est présent, donc c'est un homme ou donc c'est une femme ». Cela montre que les scientifiques essaient toujours de conformer les résultats de leurs expériences à leurs attentes. Vu qu'une expérience scientifique est toujours réalisée dans le but de valider ou d'infirmer une hypothèse, les scientifiques sont amenés à essayer de conformer leur vision des choses avec leurs résultats. Dans le cas du sexe, la biologie ne fait rien d'autre qu'essayer de maintenir le modèle binaire de la sexuation.

Tu critiques l'objectivité scientifique... Est-ce que cette critique ne peut pas être faite aux sciences sociales comme l'anthropologie ou la sociologie ? Finalement, les exemples sur lesquels tu t'appuies sont aussi le fait de gens qui ont voulu démontrer par leurs propres hypothèses que le sexe n'existe pas ?

Y compris dans le cas de la sociologie et de l'anthropologie, il n'existe jamais rien d'autre que ce que l'on réussit à faire exister et, en l'occurrence, les hommes et les femmes existent aujourd'hui plus que jamais. On le voit bien dans le cas d'Herculine Barbin. On parle toujours depuis l'endroit où l'on est et toujours en fonction de ce que l'on a envie de dire. Je ne crois pas à l'objectivité pure, cela reviendrait à dire que la science peut se déplacer en état d'apesanteur sociale. C'est important, dans la mesure où l'on croit qu'il y a un réel préexistant et que c'est avec ce réel que les luttes sociales doivent réussir à fonctionner. Alors qu'en vérité c'est leur capacité à créer le cadre même de ce qui nous permet de penser qui fait la force des luttes. Une femme est guillotinée en 1943 pour avoir aidé d'autres femmes à avorter. À cette époque, on pouvait être tué-e pour quelque chose qui est aujourd'hui légal, et même remboursé. Que s'est-il passé entre-temps ? La deuxième vague du mouvement féministe, dans les années soixante-dix, a permis la légalisation de l'avortement. Cela a été une bataille très dure, longue, avec une mobilisation énorme. Et c'est là que l'on voit que les luttes sociales ont cet immense pouvoir de façonner le cadre même de nos références. Aujourd'hui, une personne qui n'a aucune conscience des luttes féministes du passé trouvera néanmoins normal d'aller avorter dans une clinique, comme elle considérera que c'est l'un de ses droits les plus évidents.

Tu en arrives à la conclusion que le genre précède le sexe. A priori, le sens de cette phrase n'est pas évident à comprendre...

On doit cette analyse à Christine Delphy, dans *Penser le genre*¹⁰. Si

¹⁰ Christine Delphy, *L'ennemi principal*, T II, *Penser le genre*, Syllepse, 2001.

l'on se rappelle que le genre est le sexe social et que le sexe, dans ce cas, n'est rien d'autre que le sexe biologique, il faut réussir à expliquer l'adéquation entre genre et sexe. Il n'y a que trois hypothèses. Première hypothèse : le sexe précède le genre, ce qui revient à dire que le sexe biologique induit des caractéristiques sociales. Il faut donc montrer que, dans toutes les sociétés, les caractéristiques biologiques induisent les mêmes caractéristiques comportementales et sociales. Si l'on se souvient de toutes ces sociétés où le sexe social ne correspond pas du tout au nôtre, il est difficile de penser que c'est le sexe biologique qui induit le sexe social. Deuxième hypothèse : on pense que genre et sexe ne coïncident que dans nos représentations et n'ont pas d'incidence réelle l'un sur l'autre. Dans ce cas, il y a un problème car, s'ils n'ont pas de rapport et qu'aucun n'induit l'autre, ce serait une coïncidence statistique invraisemblable que, sur six milliards d'êtres humains, il y en ait la quasi-totalité qui soit à la fois hommes biologiques et de genre masculin et réciproquement pour les femmes. Il faut donc se tourner vers la dernière hypothèse : le genre précède le sexe. Cela revient à essayer de comprendre comment la société nous façonne au quotidien pour que notre individualité corresponde à une représentation binaire et hiérarchique. Si le genre précède le sexe, cela signifie tout simplement que le sexe pourrait ne pas avoir plus d'incidence dans nos représentations que la couleur des yeux et que, s'il n'y a qu'un sexe binaire et « naturel », que l'on ne peut pas dépasser, c'est parce qu'il est nécessaire à la construction sociale de l'inégalité. Dans une société où le sexe n'aurait pas plus d'importance que la couleur des yeux, le fait de savoir si on est un homme ou une femme biologique, ou dans l'entre-deux, n'aurait plus d'importance. Il faut penser le continuum dans l'humanité et non pas la binarité femmes biologiques-hommes biologiques. Laissons aux individu-e-s la possibilité de se construire hors de ce modèle binaire que la société impose.

Peux-tu nous donner quelques pistes pour changer une situation qui, même si elle a évolué légèrement depuis des années, est quand même relativement stable ? Quel lien fais-tu entre ton engagement libertaire et la question féministe ?

On trouve des collectifs et des associations qui ont des actions pour faire avancer la question féministe. Par exemple, le Collectif contre le publisexisme, Mix-Cité et les Panthères roses se sont associés pour mener une campagne contre les jouets sexistes, qui visait à attaquer la construction du genre, masculin et féminin, à la racine en disant - à travers des actions, des débats, des émissions de radio, des diffusions de tracts, un catalogue de jouets non-sexistes, etc. - qu'il faut arrêter d'éduquer les personnes dans un modèle binaire et inégalitaire en apprenant aux petites filles à faire le ménage, en leur offrant des fers à repasser miniatures et autres merveilles des pages roses des catalogues et en arrêtant d'offrir des « petits chimistes » et des jouets violents aux petits garçons. Il faut attaquer tous les lieux où le sexisme se construit au quotidien. Il faut également lutter contre toutes les formes d'oppression, parce qu'il n'y en a aucune qui soit souhaitable, le sexisme au même titre que le racisme ou que le capitalisme. C'est une exigence fondamentale car toute lutte qui s'enferme dans un seul type de revendications court le risque d'être récupérée par la réaction. Il faut toujours garder à l'esprit l'idée d'abolir toutes les dominations et de faire interagir les luttes sur tous les types d'exploitations. Le mouvement libertaire n'a d'ailleurs pas été à la pointe sur la question du féminisme, la lutte des femmes était inféodée à la lutte des classes avec l'idée de la révolution sociale résoudre miraculeusement la question de la domination masculine. Ce que montrent tous les travaux sur le genre aujourd'hui, c'est que la révolution, quelle qu'elle soit, ne se fera pas sans les femmes.

Une petite introduction aux notions de *genre* et de *sexisme*, par Guillaume Camino, auteur de *Pour en finir avec le sexisme*, éditions L'échappée, 2005.

Retrouvez ce texte et bien d'autres sur
www.les-renseignements-generaux.org

